

5 septembre au 27 septembre 1987

## Allégorie autour du maître chat

STEPHEN SCHOFIELD

Traduit par Daniel Fitzgerald

### Avant-propos

Quelques mots sur l'origine de cet essai. Au mois de mars 1986, François Morelli, Darrell Wilson et moi-même, Stephen Schofield, étions invités à participer à la série de conférences « L'art qui parle ». Nous devions nous présenter, décrire nos œuvres et parler de ce que représentait pour nous l'expérience d'être des artistes canadiens vivant à New York. À cause de l'accent que l'on mettait sur notre expérience newyorkaise, nous avons l'impression d'être des voyageurs ramenant à la maison des nouvelles de la grande ville. Nous avons donc décidé d'utiliser le conte de fées comme véhicule de notre présentation. Plusieurs raisons ont motivé ce choix, la principale étant que, dans ce genre d'histoire, les protagonistes ne sont jamais identifiés par leur nom (on leur accole, tout au plus, un prénom universel comme Pierre, Jean ou Jacques). De cette façon, n'importe lequel d'entre nous pouvait jouer le rôle du protagoniste, les expériences que nous avons vécues étant interchangeables. Quoique les détails et les circonstances puissent changer, les techniques de survie et les joies demeuraient les mêmes. Nous avons donc convenu qu'il n'y aurait qu'un seul et même artiste appelé le chat botté.

L'objectif de l'essai est d'examiner le mouvement qui nous amène de la périphérie au centre. À première vue, Montréal est la périphérie et New York, le centre. Mais en réalité, il peut s'agir de deux autres villes, rien n'empêche de le croire et, dans le contexte de ce document, cela revient à un renversement des rôles (un thème important du conte). Par conséquent, Montréal devient le centre et les régions du Québec, la périphérie. Cela est possible car sur un plan plus profond, le mouvement en question n'est pas de nature géographique mais spirituelle. Le centre représenterait donc la vie intérieure de l'artiste et la périphérie, les circonstances physiques de son existence.

\*\*\*

Il y a un mythe qui circule à propos de New York. On dit que c'est dans cette ville que l'on réussit, acquiert la fortune et connaît la gloire. New York, c'est l'exemple type du centre et comme tout centre, il est, à la fois, un point infiniment petit et un cercle concentrique qui s'élargit à n'en plus finir. Ce point infiniment petit protège jalousement ses frontières. Les États-Unis ont pour centre New York. New York a pour centre Manhattan. Manhattan a pour centre Soho (les opinions divergent sur ce point) et ainsi de suite. Dès que nous croyons atteindre un centre, le prochain se profile à l'horizon, encore plus brillant et plus inaccessible que le précédent.

Le centre est aussi ce cercle qui va en s'élargissant. Sa réputation est connue même dans les régions les plus éloignées grâce aux récits enjolivés qu'en font les voyageurs revenant chez eux. Même les récits contradictoires semblent confirmer cette réputation aux yeux de ceux qui croient que la ville peut absorber toutes les exagérations. Aussi alors qu'il est impossible de confronter un mythe, on peut, par l'utilisation d'un conte de fées, faire dévier le champ de la discussion.

Mythe et conte de fées font tous deux appel à un langage symbolique<sup>1</sup> pour à la fois divertir et servir de modèle de comportement. Cependant, la similitude s'arrête là, car tandis que les mythes

racontent les exploits de surhommes ou de divinités en soulignant l'aspect prodigieux et la marche inéluctable du destin, les contes rapportent les événements et les difficultés auxquels sont confrontés les gens ordinaires. Et lorsqu'un événement extraordinaire leur arrive, celui-ci est banalisé<sup>2</sup>. L'individu vient à bout de ses problèmes grâce à son humilité, sa vulnérabilité et à ses efforts incessants.

L'histoire du chat botté est différente de celles racontées par la plupart des autres contes où la frontière entre le bien et le mal est clairement définie. Dans Le chat botté, le chat réussit à faire le bien par le mensonge, la tricherie et grâce à des subterfuges<sup>3</sup>. Dans certaines premières versions du conte, le chat est présenté comme une personne de sexe féminin ce qui enrichit encore plus l'interprétation des déguisements adoptés par le chat. Alors qu'on retrouve dans la plupart des contes de fées des éléments magiques tels des baguettes et bagues magiques, des mots de passe, etc., dans Le chat botté, les accessoires utilisés sont des plus communs et se résument à un sac et une paire de bottes. En conclusion, ce chat en sa qualité de valet prend une telle importance que l'on doit se demander, à l'instar de Bruno Bettelheim, si nous n'avons pas affaire à un seul héros représenté par deux personnages. C'est cette hypothèse que nous allons examiner.

Un meunier ne laissa pour tous biens à trois enfants qu'il avait, que son Moulin, son Âne, et son Chat... L'ainé eut le Moulin, le second eut l'Âne, et le plus jeune n'eut que le Chat. Ce dernier ne pouvait se consoler d'avoir un si pauvre lot : « Mes frères, disait-il, pourront gagner leur vie honnêtement en se mettant ensemble; pour moi, lorsque j'aurai mangé mon chat, et que je me serai fait un manchon de sa peau, il faudra que je meure de faim. »

L'artiste d'une province lointaine qui arrive dans la capitale y retrouve des frères plus âgés déjà établis. L'un a un moulin (studio ou poste d'enseignement), l'autre, un âne (marchand ou critique favorable). Ces deux frères se débrouillent très bien et n'ont que faire de ce cadet inutile et de son misérable héritage. Le gâteau est déjà trop petit et les parts trop minces.

Le Chat qui entendait ce discours, mais qui n'en fit pas semblant, lui dit d'un air posé et sérieux : « Ne vous affligez point, mon maître, vous n'avez qu'à me donner un Sac, et me faire faire une paire de Bottes pour aller dans les broussailles, et vous verrez que vous n'êtes pas si mal partagé que vous croyez. » Quoique le Maître du chat ne fit pas grand fond là-dessus... il ne désespéra pas d'en être secouru dans sa misère.

Ce déguisement n'est pas parfait car, une fois dressé sur ses pattes arrière, le chat expose sa queue et son sexe<sup>4</sup>. C'est une supercherie transparente qui peut tromper à première vue, mais qui est rapidement percée par un examen plus attentif, dévoilant la nature animale du déguisé. L'artiste qui vient de la périphérie doit aussi porter un déguisement qui soit familier et rassurant au premier coup d'oeil, et révèle également sa nature différente. Celui-ci doit pouvoir s'alimenter aux forces vitales (animales) cachées sous son habit d'emprunt. Un artiste de province trop faible adoptera un déguisement parfait, mettra un masque opaque, changera de nom, reniera son pays d'origine et se donnera un autre passé. Dès lors, ayant perdu ses ressources psychiques originelles à force de les avoir trop bien cachées, son cynisme sera plus sec et son rire plus grinçant.

Lorsque le chat eut ce qu'il avait demandé, il se botta bravement, et mettant son sac à son cou, il en prit tes cordons avec ses deux pattes de devant, et s'en alla dans une garenne où il y avait grand nombre de lapins... À peine fut-il couché, qu'il eut contentement; un jeune étourdi de lapin entra dans son sac, et le maître chat tirant aussitôt les cordons le prit et le tua sans miséricorde.

Entre les pattes du chat, le sac vide devient un outil plus extraordinaire que n'importe quel cadeau magique. Il peut cacher ou révéler son contenu et son élasticité lui permet de s'agrandir ou de se

rétrécir à volonté. Le sac peut « prendre et retenir »<sup>5</sup>. De plus, il peut contenir ou être contenu grâce à sa douceur et à sa souplesse. De même, l'artiste qui débarque dans la capitale arrive avec un sac non seulement vide mais aussi libre de préjugés, et peut y amasser les nouvelles expériences et les compétences nécessaires aux métiers de menuisier, de barman, de secrétaire, de professeur ou d'homme-sandwich.

Tout glorieux de sa proie, il s'en alla chez le Roi et demanda à lui parler...

Plusieurs auteurs se sont attardés au déguisement que le chat choisit d'utiliser. Louis Marin croit que le conte tire une part de sa force de l'ambiguïté qui existe entre les bottes, souliers associés à la classe aristocratique et le sac, accessoire relié au vagabond ou au travailleur itinérant. Cela rappelle les noms donnés aux immigrants du sud, les « wetbacks », et à ceux du nord, les « icebacks », s'acheminant lentement vers le centre, leurs charges d'eau et de glace s'évaporant complètement au fur et à mesure qu'ils approchent de la ville. Ils ne transportent qu'un équipement de voyage léger, de grands espoirs et une capacité de changement. Cela ne rappelle-t-il pas le sac du chat ?

L'artiste avec ses bottes et son sac vide n'appartient à aucune classe. Il peut, un soir, dîner avec le fils millionnaire de Tarzan et le lendemain, astiquer le foyer en marbre de ce dernier.

... étant entré il fit une grande révérence au Roi, et lui dit : « Voilà, Sire, un Lapin de Garenne que Monsieur le marquis de Carabas (c'était le nom qu'il lui prit en gré de donner à son Maître), m'a chargé de vous présenter de sa part. – Dis à ton Maître répondit le Roi, que je le remercie, et qu'il me fait plaisir. » Une autre fois, il alla se cacher dans un blé, tenant toujours son sac ouvert; et lorsque deux Perdrix y furent entrées, il tira les cordons, et les prit toutes deux. Il alla ensuite les présenter au Roi, comme il avait fait le Lapin de garenne. Le Roi reçut encore avec plaisir les deux Perdrix, et lui fit donner pour boire. Le chat continua ainsi pendant deux ou trois mois à porter de temps en temps au Roi du Gibier de la chasse de son Maître.

Grâce aux bottes, signe de noblesse, le chat peut atteindre le centre de la cour royale et, en signe de générosité, y distribuer le contenu de son sac plein de gibier. Grâce à la combinaison de ces deux symboles, le chat peut accorder à son maître un titre de noblesse. Ce nouveau signe s'ajoutant aux autres vient renforcer la réalité créée. Ce titre peut-être fictif, mais à particule, fait qu'on se souviendra du fils du meunier.

Lorsque l'artiste se présente pour la première fois dans une grande galerie (cour royale) de la grande ville avec ses œuvres, on lui refuse l'entrée. C'est seulement une fois qu'il aura obtenu l'approbation du critique thaumaturge qu'il pourra y entrer. Le critique lui dit : « Je peux t'aider, ma recommandation sera ton laissez-passer pour être accepté dans la grande galerie ». À sa deuxième tentative, l'artiste se verra peut-être encore refuser l'entrée, mais la troisième fois, le nom magique du critique lui ouvrira les portes et on lui permettra même de rester grâce à l'importance que l'on accorde à un nom qui n'est pas le sien. Il pourrait partir sans jamais avoir donné son propre nom.

Un jour qu'il sut que le Roi devait aller à la promenade sur le bord de la rivière avec sa fille, la plus belle Princesse du monde, il dit à son Maître : « Si vous voulez suivre mon conseil, votre fortune est faite : vous n'avez qu'à vous baigner dans la rivière à l'endroit que je vous montrerai, et ensuite me laisser faire. » Le Marquis de Carabas fit ce que son chat lui conseillait, sans savoir à quoi cela serait bon. Dans le temps qu'il se baignait, le Roi vint à passer, et le Chat se mit à crier de toute sa force : « Au secours, au secours, voilà Monsieur le Marquis de Carabas qui se noie ! » À ce cri le Roi mit la tête à la portière, et reconnaissant le Chat qui lui avait apporté tant de fois du Gibier, il ordonna à ses Gardes qu'on allât vite au secours de Monsieur le Marquis de Carabas. Pendant qu'on retirait le pauvre Marquis de la rivière, le Chat s'approcha du Carrosse et dit au Roi que dans le temps que son

Maître se baignait, il était venu des Voleurs qui avaient emporté ses habits, quoiqu'il eût crié au voleur de toute sa force; le drôle les avait cachés sous une grosse pierre. Le Roi ordonna aussitôt aux Officiers de sa Garde-robe d'aller quérir un de ses plus beaux habits pour Monsieur le Marquis de Carabas. Le Roi lui fit mille caresses, et comme les beaux habits qu'on venait de lui donner relevaient sa bonne mine (car il était beau, et bien fait de sa personne), la fille du Roi le trouva fort à son gré, et... en devint amoureuse à la folie. Le Roi voulut qu'il montât dans son Carrosse, et qu'il fût de la promenade.

L'artiste apporte avec lui dans la grande ville les prix et distinctions qu'il a gagnés dans sa province. Mais, ceux-ci, comme ses vêtements, sont les vestiges d'une mode désuète. Il doit, à l'image du fils du meunier, mettre son oeuvre à nu et la débarrasser de toute influence antérieure. Selon moi, la séduction s'est aux trois quarts accomplie avant même que le fils du meunier ait revêtu de nouveaux habits car comme l'indique le conte, il devait avant toute chose, être beau et bien fait de sa personne.

Le Chat ravi de voir que son dessein commençait à réussir, prit les devants, et ayant rencontré des Paysans qui fauchaient un Pré, il leur dit : « Bonnes gens qui fauchez, si vous ne dites au Roi que le pré que vous fauchez appartient à Monsieur le Marquis de Carabas, vous serez tous hachés menu comme chair à pâté. » Le Roi ne manqua pas à demander aux Faucheux à qui était ce Pré qu'ils fauchaient. « C'est à Monsieur le Marquis de Carabas », dirent-ils tous ensemble, car la menace du Chat leur avait fait peur. « Vous avez là un bel héritage, dit le Roi au Marquis de Carabas. – Vous voyez, Sire, répondit le Marquis, c'est un pré qui ne manque point de rapporter abondamment toutes les années. » Le maître chat, qui allait toujours devant, rencontra des Moissonneurs, et leur dit : « Bonnes gens qui moissonnez, si vous ne dites que tous ces blés appartiennent à Monsieur le Marquis de Carabas, vous serez tous hachés menu comme chair à pâté. » Le Roi, qui passa un moment après, voulut savoir à qui appartenaient tous les blés qu'il voyait. « C'est à Monsieur le Marquis de Carabas », répondirent les Moissonneurs, et le Roi s'en réjouit encore avec le Marquis. Le Chat, qui allait devant le Carrosse, disait toujours la même chose à tous ceux qu'il rencontrait; et le Roi était étonné des grands biens de Monsieur le Marquis de Carabas.

Le chat a soudainement repris sa nature animale qui n'était d'ailleurs que superficiellement cachée par son déguisement. Les menaces qu'il profère ne font plus appel à la stratégie ou à la séduction, mais seulement à la violence sauvage. De même, l'artiste errant ne peut compter sur le secours de ses contacts ou de sa famille. Sa pauvreté financière et sa particularité à peine camouflée sont des handicaps supplémentaires. Sa force réelle réside dans son art et sa ruse. Il peut séduire et critiquer parce que justement il est différent; il possède une distance critique qu'une identification trop étroite ne lui permettrait pas.

Le maître Chat arriva enfin dans un beau Château dont le Maître était un Ogre, le plus riche qu'on ait jamais vu, car toutes les terres par où le Roi avait passé étaient de la dépendance de ce Château. Le Chat, qui eut soin de s'informer qui était cet Ogre, et ce qu'il savait faire, demanda à lui parler, disant qu'il n'avait pas voulu passer si près de son Château, sans avoir l'honneur de lui faire la révérence. L'Ogre le reçut aussi civilement que le peut un Ogre, et le fit reposer. « On m'a assuré, dit le Chat, que vous aviez le don de vous changer en toute sorte d'Animaux, que vous pouviez par exemple vous transformer en Lion, en Éléphant ? – Cela est vrai, répondit l'Ogre brusquement, et pour vous le montrer, vous m'allez voir devenir Lion. » Le Chat fut si effrayé de voir un Lion devant lui, qu'il gagna aussitôt les gouttières non sans peine et sans peur, à cause de ses bottes qui ne valaient rien pour marcher sur les tuiles. Quelques temps après, le Chat, ayant vu que l'Ogre avait quitté sa première forme, descendit, et avoua qu'il avait eu bien peur. « On m'a assuré encore, dit le Chat, mais je ne saurais le croire, que vous aviez aussi le pouvoir de prendre la forme des plus petits Animaux, par exemple, de vous changer en un Rat, en une souris; je vous avoue que je tiens cela tout à fait

impossible. – Impossible ? reprit l'Ogre, vous allez voir », et en même temps il se changea en une Souris, qui se mit à courir sur le plancher. Le Chat ne l'eut pas plus tôt aperçue qu'il se jeta dessus, et la mangea.

L'artiste de province désire se rendre dans la grande ville pour apprendre et enseigner, mais pour cela, il doit prouver son statut : à cette fin, il doit présenter un curriculum vitae étincelant et des diapositives, preuves tangibles de ses oeuvres. Sur cette question, les universités sont particulièrement exigeantes et voraces. Et pourtant, une diapositive est produite par un appareil, un appareil qui peut faire paraître les grands objets petits et les petits objets grands. Aussi, en se lançant un innocent défi et grâce à un éclairage adéquat et à une lentille appropriée, l'artiste a en main la preuve d'oeuvres qui n'ont jamais existé et qui n'existeront jamais. Néanmoins, ces preuves satisferont l'université. Il appartient dorénavant à l'université et l'université lui appartient.

Cependant le Roi, qui vit en passant le beau Château de l'Ogre, voulut entrer dedans. Le Chat, qui entendit le bruit du Carrosse qui passait sur le pont-levis, courut au devant, et dit au Roi : « Votre Majesté soit la bienvenue dans le Château de Monsieur le Marquis de Carabas ». « Comment, Monsieur le Marquis, s'écria le Roi, ce Château est encore à vous ! il ne se peut rien de plus beau que cette cour et que tous ces Bâtiments qui l'entourent... » ... Le Roi charmé des bonnes qualités de Monsieur le Marquis de Carabas, de même que sa fille qui en était folle, et voyant les grands biens qu'il possédait, lui dit, après avoir bu cinq ou six coups : « Il ne tiendra qu'à vous, Monsieur le Marquis, que vous ne soyez mon gendre. » Le Marquis, faisant de grandes révérences, accepta l'honneur que lui faisait le Roi; et dès le même jour épousa la Princesse. Le Chat devint grand Seigneur, et ne courut plus après les souris, que pour se divertir.

De cette longue liste de contradictions et de renversements de situations où on fait le mort pour mieux tuer, donne des cadeaux pour en recevoir et se déshabille pour se faire habiller, le paradoxe culminant est certainement le moment où le fils du meunier devient l'héritier du trône et le chat s'en va jouer dans le jardin<sup>6</sup>. Le fils du meunier, lui si taciturne que l'on aurait pu le croire bête et qui n'avait d'autre ambition que de survivre, est désormais au sommet du pouvoir économique, sexuel et politique. Le chat a, pour sa part, complètement abandonné ses ruses. Serait-ce que le chat n'avait d'autre motif que de préserver sa propre vie ? Ou ayant mené à terme sa mission, aucun défi suffisant ne s'offrait plus à lui ? Il est également possible que la réponse se trouve dans la suggestion de Bruno Bettelheim voulant que le maître et le chat soient deux facettes de la même personne. Cela expliquerait l'autre titre, Le maître chat, donné au conte. Par extension, ne pourrait-on pas affirmer que l'oeuvre de l'artiste ressemble au fils du meunier qui est aussi le maître en ce qu'elle est belle et silencieuse. Par contre, la carrière de l'artiste est comme le personnage du chat, animée par un besoin féroce de survivre et pleine de ruses subtiles. Si, fidèle à sa première idée, le maître avait tué et dévoré son chat, puis avait utilisé sa peau comme pelisse, il serait certainement mort de misère. Et si le chat avait choisi de ne pas manipuler le pouvoir, il est probable que l'histoire aurait pris une tournure plus insidieuse et tragique. De même, la carrière de l'artiste doit rester soumise à l'oeuvre. L'artiste doit toujours conserver la liberté de pouvoir partir pour aller courir les souris dans le jardin ou simplement aller jouer aux échecs.

Le voyage en métro avait été chaud et collant. À la sortie, l'artiste reçut quelques gouttes sur le crâne et il pensa que même la pluie était chaude. Il en tomba d'autres et puis, le ciel s'ouvrit complètement. Il leva la tête pour apercevoir le jaune du soleil et le bleu du ciel derrière un torrent de filets dorés et la silhouette d'un ivrogne se reculant.

---

\_\_\_\_\_

<sup>1</sup> Bettelheim, Bruno, *Psychanalyse des contes de fées*, Collection Pluriel, Paris, 1979. Page 70.

<sup>2</sup> Bettelheim, Bruno, *Psychanalyse des contes de fées*, Collection Pluriel, Paris, 1979. Page 70.

<sup>3</sup> Voir *Piaci-voli notti*, XI 1 ou *Constantine le Fortuné* par Straparole pour un exemple du Chat botté présenté comme une personne du sexe féminin.

<sup>4</sup> Subséquemment, ces bottes, en nuisant à son agilité, manqueront de lui coûter la vie.

<sup>5</sup> Marin, Louis, *Le récit est un piège*, Les Éditions Minuit, Paris, 1978. Pages 123-124.

<sup>6</sup> Marin, Louis, *Le récit est un piège*, Les Éditions Minuit, Paris, 1978. Pages 119.